

Laval théologique et philosophique



Jean DAUVILLIER, *Les temps apostoliques – 1^{er} siècle*, Paris, Éditions Sirey, 1970 (16 X 24 cm), 744p.

Benjamin Fortin

Volume 28, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020280ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020280ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, B. (1972). Compte rendu de [Jean DAUVILLIER, *Les temps apostoliques – 1^{er} siècle*, Paris, Éditions Sirey, 1970 (16 X 24 cm), 744p.] *Laval théologique et philosophique*, 28(1), 87–88. <https://doi.org/10.7202/1020280ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1972

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

différentes définitions, des explications doctrinales et une bibliographie ». Mais il semble bien que ce soit l'« inspiration » du collaborateur, plutôt que le directeur de l'œuvre, qui ait déterminé l'ampleur — et peut-être le choix — des notices. Autrement, les mots *analogia, cognitio, persona, revelatio*, par exemple, auraient été traités avec plus de soin. Plus d'un usager du lexique se demandera pourquoi la rubrique *péché* n'y figure pas, alors qu'on trouve les notices *necessitas peccandi, potentia peccandi, peccatum originale*.

Vu que les auteurs ont pris soin de traduire en cinq langues modernes (français, anglais, allemand, espagnol, italien) les rubriques indiquées en latin — ce qui est bien fait —, nous aurions aimé que figurent à la fin de l'ouvrage des « index de rubriques » rédigés dans les six langues utilisées.

Bien que lacunaire et de valeur inégale, — nous remarquerons volontiers que les notices signées par Jean Pierre Rezette, O.F.M. (Louvain) sont d'ordinaire d'une bonne qualité, — ce lexique demeure une œuvre très utile. Bon nombre d'articles traitent avec l'ampleur et la précision désirées des thèmes d'importance, tels *beatitudo, exemplar, fides, gratia*. Les notices sont d'ordinaire bien nourries ; elles comportent des divisions nettes qui en rendent la consultation aisée, ainsi que des bibliographies parfois riches. Il aurait été facile toutefois, croyons-nous, d'améliorer souvent cette dernière section des notices. Les auteurs n'ont pas tenté de gonfler l'ouvrage à l'aide de citations de textes ; ils font préféré à bon droit multiplier les références aux écrits de saint Bonaventure. Théologiens, philosophes, spirituels et médiévistes trouveront en ce lexique des pistes de recherche, une somme de points de vue « bonaventuriens » enrichissante.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Jean DAUVILLIER, *Les temps apostoliques — 1^{er} siècle*, Paris, Éditions Sirey, 1970 (16 × 24 cm), 744p.

Voici un maître-livre sur les origines du christianisme. Même si l'accent porte sur

l'histoire du droit et des institutions, tout est touché et abordé avec compétence.

Qu'on en juge seulement par les titres des huit parties de l'ouvrage : I — Les cadres. II — Les sources. III — La hiérarchie primitive. IV — La structure des communautés chrétiennes. V — Les moyens de sanctification. VI — La justice dans les communautés chrétiennes. VII — Les finances de l'Église aux temps apostoliques. VIII — Les rapports avec l'extérieur.

L'impression finale est qu'il ne reste plus rien à dire tant que d'autres sources jusqu'à maintenant inconnues ne nous révéleront pas de nouveaux aspects de la vie des premiers chrétiens (entendons : ceux du 1^{er} siècle).

L'auteur écrit dans son introduction (p. 2) : « Nous avons voulu appliquer dans toute sa rigueur la méthode historique ». En effet, rien de plus vrai : ce qu'il a voulu, il l'a fait. Pas un instant le lecteur n'est trompé. Toutes les sources sont interrogées, mais jamais soumises à la torture. Leur silence n'est pas exploité au profit d'idées chères.

L'auteur a aidé ses lecteurs en disposant son appareil bibliographique à la fin de chaque chapitre, même de chaque section. Autre avantage précieux : les références s'inscrivent par ordre chronologique, les dernières indiquant les plus récentes parutions. Parvenu au chapitre sur l'eucharistie (p. 503) et à la section sur le sacrement de pénitence (p. 597), le lecteur canadien s'attend de trouver la référence à Emmanuel Bourque « Pour l'histoire de la Messe » (Québec, 1946) et « Histoire de la Pénitence-sacrement » (Québec, 1947) en raison de la valeur de ces deux ouvrages. Mais de la Nouvelle-France, que peut-il sortir de bon ? (!)

Après avoir lu un ouvrage aussi complet, on hésite à signaler des attentes insatisfaites. Risquons quand même deux remarques sous forme de questions :

1 — Au nombre des facteurs de la persécution néronienne, ne pourrait-on pas compter des influences sadducéennes (majoritaires au Sanhédrin) auprès de la cour impériale (grâce à Poppée) afin d'enlever aux chrétiens la jouissance du privilège juif (*religio licita*) ? Ne serait-ce pas là un sens

plausible donné à la « jalousie » dont parle S. Clément de Rome ?

2 — La montée du zélotisme de l'an 45 à l'an 70 n'est pas un phénomène mineur, du moins en Palestine. Suffit-il d'un paragraphe de cinq lignes (p. 679) pour en rendre compte, alors que l'assemblée de Jérusalem et l'incident d'Antioche se déroulent dans l'ombrage de ce phénomène ?

Le lecteur sérieux saura gré à l'auteur de s'être imposé un tel labeur dans la recherche et d'en avoir fait connaître les résultats (p. 734) aux humbles ouvriers de la science historique.

Benjamin FORTIN

Laurent GIROUX, *Durée pure et temporalité* (Bergson et Heidegger), Tournai, Desclée & Cie et Montréal, Bellarmin, 1971 (16 × 24 cm), 136p.

L'auteur centre son attention sur le problème particulier du temps en rapport avec l'existence humaine. C'est là un problème qui touche l'axe même de la recherche contemporaine et de la philosophie actuelle. Car, depuis la mise en question radicale d'une vision statique du monde, aucun penseur ne peut éviter cette question du temps. Par son étude, Laurent Giroux fait d'ailleurs bien voir comment cette interrogation est au cœur de la recherche de deux penseurs importants de notre époque.

Cette étude sur la durée et la temporalité est menée en deux temps. Il s'agit d'abord de déceler comment Bergson se représente la genèse de la conception traditionnelle du temps, puis comment, grâce à sa théorie de la durée, il cherche à découvrir le temps originel. Scrutant ensuite la pensée de Heidegger, l'auteur suit cette théorie de la temporalité qui cherche à découvrir la structure ontologique de l'existence concrète. Ce qui lui permet enfin d'examiner de près la critique faite par Heidegger du temps-espace et de la durée.

Laurent Giroux a eu le courage de s'attaquer à des textes bergsoniens particulièrement difficiles. Nous pensons surtout aux extraits du deuxième chapitre de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* et

de *Matière et Mémoire*. Ces textes sont en fait rarement analysés par les exégètes bergsoniens. L'auteur les a abordés avec un sens critique remarquable. Et il a su les éclairer à l'aide de spécialistes tels que Louis de Broglie et les logiciens du langage. Il faut savoir lui en être reconnaissant.

Avec un bon esprit d'indépendance, l'auteur a aussi su éviter le bourbier des querelles entre historiens de l'évolution et de la non-évolution de la pensée bergsonienne, pour faire ressortir comment l'intuition bergsonienne a gagné par un approfondissement qui fut en fait une successive intégration des diverses dimensions temporelles dans l'unité d'un seul élan qui est la conscience même. Au fur et à mesure que l'intuition bergsonienne de la durée s'analyse, le présent, le passé et le futur s'intègrent à la conscience dont le pouvoir créateur est l'esprit. On a là une étude approfondie et nette de l'évolution de la pensée bergsonienne qui, quoique s'étalant sur plus de quarante ans, est toujours fidèle aux coups de sonde qui se multiplient à même le réel.

On voit ensuite comment Heidegger, un peu bergsonien sans le vouloir, s'inspire de Bergson en s'y opposant. Car la temporalité de Heidegger n'est pas tout simplement une forme approfondie ou plus abstraite de la durée bergsonienne. Bergson n'a pas posé la question des conditions ontologiques de possibilité des phénomènes conscients et de l'unité originelle du temps. C'est dans ce sens que va Heidegger pour en venir à poser à la base même de notre existence la temporalité vue comme ouverture à l'être. « Le temps devient par là non plus seulement la structure et le fondement de l'action consciente, mais la structure même de notre être » (p. 65).

L'on voit bien alors comment aussi bien Heidegger que Bergson considèrent la représentation ordinaire et traditionnelle du temps comme quelque chose de dérivé. Le temps fondamental, le temps originel, le temps vrai, c'est la « durée pure », c'est la « temporalité ». Mais là, les deux penseurs se séparent. Alors que la « durée pure » est conçue sous un modèle psychologique, la « temporalité » se veut la structure même de notre existence, posée comme condition